« La non-violence absolue est la seule possibilité pour la religion dans notre monde moderne »

LE MONDE | 26.12.2015



Jan Assmann. " Toutes les religions, y compris polythéistes, sont pétries de violence".

Les travaux de l'égyptologue allemand Jan Assmann portent non seulement sur l'Antiquité, mais aussi sur la mémoire de l'Egypte, sur l'invention du monothéisme et les rapports de celui-ci avec la violence. ? Il s'interroge sur les relations entre l'une et l'autre.

Vous avez dit que nous vivions à une époque où la violence du religieux atteignait des proportions extrêmes. Pensez-vous que celle-ci est intrinsèque au monothéisme ?

Jan Assmann.- La violence religieuse est une violence au nom de Dieu. Toutefois, au moins sur le plan théorique, il faut ici distinguer entre motivation et légitimation, même si elles se confondent souvent dans la pratique. Les atrocités de l'organisation Etat islamique (EI), par exemple, sont-elles motivées par la religion, ou obéissent-elles à des motivations tout autres – cupidité, pulsions sanguinaires, soif de vengeance ou de pouvoir –, le prétexte religieux d'un combat pour la foi n'étant invoqué que pour gagner de nouveaux adeptes, ou pour d'autres raisons encore ?

La violence religieuse n'est pas inhérente au monothéisme au sens où elle découlerait nécessairement de la croyance en un Dieu ou en une vérité uniques, mais elle est inscrite en tant que possibilité dans des religions qui – monothéistes ou pas – se réclament de vérités absolues, révélées, pour nier, voir souvent détruire des traditions plus anciennes et bien établies.

Dans le judaïsme, cela ne concernerait que la période où le peuple élu dut s'imposer contre les Cananéens qui habitaient la Terre promise, en recourant à l'expulsion et à l'extermination ; encore ne s'agit-il pas là de faits réels, mais d'une reconstruction mythique bien plus tardive. La guerre des Maccabées *[contre la domination hellénistique de la Judée au IIe siècle av. J.-C.]* et la révolte des zélotes *[révoltés radicaux contre les romains au Ier siècle de notre ère]* pourraient à la rigueur évoquer une violence à motivation religieuse, mais le judaïsme rabbinique *[celui du Talmud élaboré du IIe av. J.-C. au VIe siècle après]* a délégitimé la violence et marginalisé les textes qui s'y rapportaient.

Dans l'histoire du christianisme et de l'islam, la violence à motivation religieuse contre les « incroyants » et les « hérétiques » joue un grand rôle. Une importance particulière échoit ici à l'idée apocalyptique de la fin des temps et du jugement dernier, qui repose sur la distinction entre ami et ennemi, entre salut et damnation.

La violence ne naît-elle pas du mélange entre monothéisme et nationalisme ?

Le nationalisme, dès ses débuts, a fait bon ménage avec la violence religieuse. On l'observe depuis les guerres de libération contre Napoléon jusqu'aux deux guerres mondiales et, aujourd'hui, cela reste un élément clé dans les conflits entre hindous et musulmans en Asie du Sud. Les débordements violents commis par des hindous à l'encontre de musulmans me sont toujours opposés comme une preuve du fait que le polythéisme, lui aussi, est violent. Mais l'enjeu est ici nationaliste, et la religion ne joue qu'un rôle légitimateur.

C'est vrai aussi des politiques droitières en Israël. Même si les troupes de l'organisation Etat islamique se composent d'anciens soldats de Saddam Hussein, dans ce cas-ci nous n'avons certainement pas affaire à une violence nationaliste : c'est une soldatesque en maraude qui n'agit pas au nom d'une « patrie » mais pour sa propre cause, et fait passer celle-ci pour la cause d'Allah.

Vous dites qu'il y a un monothéisme intrinsèquement révolutionnaire. Serait-ce la source de sa violence ?

Oui, dans la mesure où celui-ci se réclame d'une révélation appelant à l'inversion voire au bouleversement des ordres existants. Il est vrai que la religion amarnienne *[culte solaire institué par le pharaon égyptien Akhenaton entre 1355 et 1337 av. J.-C.]* ne se réclame pas d'une révélation comparable à celle du Sinaï, de Jésus, à la révélation du Coran à Mahomet ni à la doctrine du Bouddha. Ici une connaissance cosmologique (tout provient du soleil) a manifestement été transposée en réalité cultuelle et culturelle.

Il serait erroné de jeter le discrédit sur « le monothéisme » dans son ensemble. Seul est en cause le fondamentalisme, sous toutes ses facettes que sont le fanatisme, le zélotisme, le salafisme, voire le terrorisme

Mais peut-être cette connaissance même doit-elle être considérée comme une révélation, lorsqu'on lit par exemple dans le « Grand Hymne » d'Akhenaton : *« Tu* [Aton] *informes* [le roi] *de tes desseins et de ta puissance. »* Aton – « le disque solaire » – est pourtant un dieu qui, dans les textes et les représentations, n'est jamais montré en train de parler, contrairement à Yahvé et à Allah. Reste qu'avec l'introduction de la religion amarnienne, nous avons affaire à une révolution par en haut.

Au fond, ne peut-on pas dire du monothéisme qu'il est par définition politique ?

Oui, du moins on peut l'affirmer sans réserve du premier vrai monothéisme tel que l'illustre la Torah. La théologie de l'alliance, dans la Bible hébraïque, est une idée non moins politique que religieuse. Mais à mon sens il serait tout à fait erroné de jeter le discrédit sur « le monothéisme » dans son ensemble. Seul est en cause le fondamentalisme, sous toutes ses facettes que sont le fanatisme, le zélotisme, le salafisme, voire le terrorisme.

Vous montrez dans vos œuvres que c'est moins l'histoire du monothéisme que la façon dont il a été remémoré qui véhicule en lui sa violence. Pouvez-vous préciser ce point ?

Le monothéisme biblique n'est pas un phénomène du XIVe ou du XIIIe siècle, mais du VIe siècle av. J.-C. Il apparaît sous deux formes : d'abord comme un monothéisme de la fidélité, fondé sur le mythe de la sortie d'Egypte et exigeant de ceux qui ont été alors libérés une fidélité absolue au Dieu libérateur. Ensuite comme un monothéisme de la vérité qui ne reconnaît qu'un Dieu, créateur du ciel et de la terre. Cette dernière orientation nie l'existence d'autres dieux, tandis que le monothéisme de la fidélité la présuppose au contraire.

Notons que seule cette forme originelle du monothéisme, centrale dans la Bible, remémore l'histoire de sa naissance et de ses triomphes par des scènes de violence : les plaies d'Egypte, le massacre qui suit l'épisode du Veau d'or et autres châtiments cruels pendant les quarante années au désert, de même qu'ensuite la tradition évoquant le sort violent réservé aux prophètes, tradition qui s'incarne en premier lieu dans le livre d'Esaïe II (chants du serviteur de l'Eternel) et chez Néhémie : Israël s'est détourné de l'alliance et de la Loi, a tué ceux que Dieu avait envoyés pour le ramener dans le droit chemin.

Les hommes n'ont jamais cessé de se référer à des textes sacrés, notamment à l'Ancien Testament, pour légitimer leurs violences

Sur cette tradition se fonde le Nouveau Testament, et le Coran, lui aussi, vibre de colère contre les ennemis du Prophète. Sigmund Freud voulait ramener cette haine meurtrière à l'ambivalence de la relation au père. Mais elle réside plutôt dans l'ambivalence de la pensée de l'alliance, avec sa dialectique de la fidélité et de la trahison, de la bénédiction et de la malédiction ou – dans une optique chrétienne – du salut et de la damnation.

Le christianisme actuel s'affirme comme une religion pacifique. Mais il n'en a pas été toujours ainsi. Un monothéisme désarmé est-il pensable ?

La non-violence absolue m'apparaît comme la seule possibilité pour la religion – quelle qu'elle soit – de conserver un pouvoir dans notre monde moderne, globalisé. Pouvoir et non-violence ne sont pas contradictoires, Gandhi l'a montré et, à en croire beaucoup de passages du Nouveau Testament (pas tous, loin de là), telle pourrait aussi avoir été la cause défendue par Jésus de Nazareth. Quoi qu'il en soit, la dépolitisation par le christianisme du messianisme juif et le transfert du royaume de Dieu hors de ce monde, où il aurait fait concurrence à l'Empire romain et signifié son renversement, vers un au-delà purement spirituel, est une étape décisive de la pacification du monde.

Dans *Moïse et Aaron* de Schoenberg, récemment monté à l'Opéra de Paris, on voit dans l'acte II la violence du peuple qui exige la fabrication d'une idole contre l'abstraction du Dieu de Moïse. Une lecture qui vient à l'inverse de l'idée qui veut que le monothéisme biblique soit à l'origine de la violence. Qu'en pensez-vous ?

Malgré tout le bien que je pense du livret de Schoenberg, les scènes où l'on danse autour du Veau d'or représentent pour moi des fantasmes d'atrocités dépassant de très loin celles que l'Ancien Testament attribue aux Cananéens. En revanche, la musique dans ces passages est particulièrement impressionnante. Il est légitime qu'une religion dont la foi est axée sur la révélation d'une vérité absolue développe une notion claire de ce qui est incompatible avec la vérité en question.

Toutefois, si cette incompatibilité supposée repose non sur une expérience historique, mais sur des stéréotypes manichéens et sans fondement concernant l'autre et l'étranger, c'en est fini de cette légitimité. Le polythéisme n'était pas plus évolutif, plus tolérant que le monothéisme, car pour lui le problème de la tolérance ne se posait absolument pas. Il ne connaissait ni l'idée d'une révélation advenue une fois pour toutes et à laquelle tout se ramenait, ni par conséquent la structure même de l'incompatibilité.

Vous affirmez que le monothéisme est l'héritier, moins de la religion antique que des Etats forts voire totalitaires de l'Antiquité, égyptien ou assyrien. D'où le lien indéfectible entre le culte de la loi et la violence. Ce paradigme explicatif s'applique-t-il encore au monothéisme actuel ?

On ne peut sans doute pas l'affirmer de façon aussi générale. Ici encore, je distinguerais entre monothéisme et fondamentalisme. Les fondamentalismes modernes – et le fondamentalisme est un phénomène de la modernité – comportent tous, à un degré quelconque, des traits totalitaires empruntant aux idéologies fascistes, nationalistes et communistes de notre temps.

Le philosophe français René Girard (1923-2015) a tenté d'expliquer la violence religieuse par la théorie du bouc émissaire. Qu'en pensez-vous ?

René Girard était un grand généralisateur qui croyait pouvoir partout retrouver les structures mises en évidence par lui – « bouc émissaire », « désir mimétique » – et les élever au rang d'universaux anthropologiques. Il ne saurait en être question. De plus, il faut soigneusement distinguer entre la violence rituelle (notamment initiatique), la violence sacrificielle et la violence religieuse (au nom de Dieu).

Il va de soi que toutes les religions, y compris polythéistes, sont pétries de violence. Avec l'abolition du sacrifice humain, de la torture initiatique et d'autres rites cruels, on peut même dire que le monothéisme a mis fin à bon nombre de ces violences. En revanche, il en a créé d'autres. Cela vaut d'abord pour les phénomènes du fanatisme et du zélotisme, liés au monothéisme de la fidélité, mais aussi pour ceux d'une orthodoxie répressive née du « monothéisme de la vérité ».

Dans quelle mesure les textes sacrés engendrent-ils de la violence (Bible, Coran), et faut-il les expurger ?

Les hommes n'ont jamais cessé de se référer à des textes sacrés, notamment à l'Ancien Testament, pour légitimer leurs violences. Pendant la première guerre mondiale encore, les Allemands ont justifié leur agression de la Belgique neutre – un crime de guerre caractérisé – en invoquant le Deutéronome (2, 26 et suivants), l'histoire de Sihon roi de Hesbon qui, ayant refusé de laisser les Israélites traverser son territoire, fut réduit à néant ainsi que son pays. Je verrais d'ailleurs dans de tels procédés une violation du troisième commandement, *« Tu n'invoqueras pas en vain le nom de l'Eternel »* ou, en termes contemporains : *« Tu n'invoqueras pas en vain la religion (quelle qu'elle soit) pour un usage politique de la violence »* – ce qui se produit en permanence aujourd'hui.

La non-violence absolue m'apparaît comme la seule possibilité pour la religion – quelle qu'elle soit – de conserver un pouvoir dans notre monde moderne

A cette utilisation de certains textes sacrés, il convient de faire obstacle en les replaçant dans leur contexte historique et en les marginalisant. Les textes appelant à la violence doivent être expliqués en relation avec le contexte de leur époque. Il y a là une grande responsabilité pour les prédicateurs et les exégètes.

Vous avez défendu la pertinence des théories de Freud sur Moïse ou sur la religion en général. Croyez-vous qu'elles sont toujours utiles à penser, sinon à guérir, les traumatismes que provoque la violence religieuse actuelle ?

Pour moi les théories de Freud sont erronées, mais intéressantes. Elles nous ont ouvert les yeux sur la dimension psycho-historique du monothéisme, en particulier du monothéisme de la fidélité, réclamant des croyants un examen de soi permanent et un effort intérieur incessant pour retrouver les conditions nécessaires à la proximité avec Dieu, qu'il promet. Ce qui, dans les religions et confessions concernées, a indubitablement fait naître une nouvelle nature de l'âme, c'est-à-dire de nouvelles dispositions psychiques.

On a parfois prétendu que vous prôniez une sorte de retour au paganisme. Comment pourrait évoluer le monothéisme pour en extirper la violence, que celle-ci soit interne (tournée contre ses adeptes) ou externe (guerres saintes, djihad, etc.) ?

Je n’ai jamais prôné de retour au paganisme. Nous ne reviendrons pas au polythéisme ni au cosmothéisme *[où Dieu et le monde sont confondus]*, nous les avons irrévocablement dépassés. Dans mon livre *Religio Duplex* (Flammarion, 2013), en revanche, j’ai émis l’hypothèse selon laquelle, depuis les philosophes des Lumières comme Locke, Hume, Voltaire, Rousseau, Mendelssohn, Lessing, etc., nous avons également dépassé les conceptions de Dieu qui sont à l’œuvre dans les religions positives ou révélées.

A mon sens, cela ne signifie pourtant pas que nous devions renoncer à celles-ci, mais seulement les relativiser encore un peu plus en les subordonnant aux règles générales d’un vivre-ensemble civique. Cultures et religions n’existeront jamais qu’au pluriel. Jamais le monde globalisé ne pourra s’accorder sur une religion universelle de l’humanité.

La religion universelle qu’avaient en tête les philosophes des Lumières se présente à nous aujourd’hui sous la forme séculière des droits de l’homme. Voilà ce qu’il s’agit de faire prévaloir, non pas aux dépens des religions traditionnelles, mais en alliance avec elles (*Traduit de l’allemand par Diane Meur*).

Jan Assmann est égyptologue, né en à Langelsheim (Allemagne) en 1938. Il est membre de l’Académie de Heidelberg, de l’Institut allemand d’archéologie et de la Société française d’égyptologie. Outre le monothéisme, ses travaux portent aussi sur la mémoire de l’Egypte à travers les siècles. Il est l’auteur de nombreux ouvrages dont *Moïse l’Egyptien. Un essai d’histoire de la mémoire* (Aubier, 2001), *Violence et Monothéisme* (Bayard, 2009) et *Religio Duplex : Comment les Lumières ont réinventé la religion des Egyptiens* (Flammarion, 2013). *Exodus. Die Revolution der Alten Welt*, [« Exode, la révolution du monde antique », C.H. Beck, 2015) reste à paraître en français.